Notre petit retard

Le plan avait tout prévu, sauf leur rencontre



Laura Bellini

Notre petit retard

Le plan avait tout prévu, sauf leur rencontre

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384905463

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 5

Chapitre 1 - Des imprévus dans le planning 11

Chapitre 2 - Une heure qui ne figurait pas au programme 22

Chapitre 3 - Quand le planning ne suffit plus 34

Chapitre 4 - Après les heures d'ouverture 45

Chapitre 5 - Le droit de disposer de son temps 61

Chapitre 6 - Tout ne se mesure pas 71

Chapitre 7 - Presque comme avant 85

Chapitre 8 - Un endroit où je ne suis pas la patronne 99

Chapitre 9 - Le risque qu'aucun planning ne peut prévoir 115

Chapitre 10 - Sans programme pour demain 134

Chapitre 11 - Les choses qui ne figurent pas dans un agenda 152

Chapitre 12 - Une promesse trop ambitieuse 164

Chapitre 13 - Le prix d'une plus grande opportunité 179

Chapitre 14 - Ce que nous ne disons pas tout de suite 195

Chapitre 15 - Tout ce sur quoi nous ne nous étions pas mis d'accord 211

Chapitre 16 - La distance entre nous 223

Chapitre 17 - Chacun de son côté 235

Chapitre 18 - Le premier pas sans garantie 246

Chapitre 19 - Tout ne se répare pas immédiatement 261

Chapitre 20 - Notre petit retard..... 275

INTRO

À sept heures quarante-trois, j'avais déjà bu deux cafés, parlé avec un chauffeur qui s'était trompé de portail et répété à trois reprises que tout se déroulait conformément au programme. La dernière de ces assurances, je l'avais donnée par téléphone au sponsor du festival, debout au milieu d'une cour de Gdańsk, tandis que le vent venu de la Motława faisait voler les feuilles de mon planning. Je n'avais pas besoin de les consulter. Je savais ce qui devait se produire à chaque heure, où devait être installé le comptoir de céramique et à quel moment les techniciens étaient censés allumer les éclairages de l'exposition. Mon programme était limpide, organisé à cinq minutes près et, pour le moment, parfaitement imperméable à la réalité.

— Bien sûr que nous serons prêts à temps, avais-je assuré au téléphone. Les invités entreront à l'heure et l'exposition sera terminée avant l'ouverture.

J'avais raccroché avant que mon interlocuteur puisse me demander si j'avais déjà vu arriver le transport des œuvres. Ce n'était pas le cas. Il aurait dû être là avant sept heures, mais le chauffeur ne répondait pas et la personne chargée du déchargement affirmait qu'une caisse manquait sur le bordereau de livraison. Dans des circonstances normales, cela aurait été un problème parmi d'autres, avec une solution à trouver. Mais ce matin-là, chaque problème semblait avoir sa propre montre, et toutes avançaient plus vite que moi.

Pendant un instant, j'avais fixé l'écran de mon téléphone, comme si un message pouvait soudain apparaître et changer la situation. Rien. J'avais rangé l'appareil dans ma poche et

pris la direction du hall où devait ouvrir l'exposition consacrée à l'artisanat. J'avais besoin de voir les lieux avant de commencer à déplacer les personnes et les objets. Modifier l'ordre des opérations dans un planning était simple sur le papier. Dans la réalité, cela signifiait dix appels supplémentaires, une susceptibilité froissée et cette fameuse question : pourquoi avais-je encore promis quelque chose que je ne pouvais pas garantir ?

Je n'aimais pas cette question. Non pas parce que je ne connaissais pas la réponse, mais parce que je la connaissais trop bien. Lorsque je disais « je vais m'en occuper », les autres cessaient de chercher d'autres solutions. Ils considéraient mes paroles comme un engagement, et je préférais porter trop de responsabilités plutôt que d'admettre que quelque chose m'avait échappé. Au fil des années, j'avais bâti ma réputation sur ma capacité à sauver un événement à la dernière minute. Je ne mentionnais jamais combien de fois cette dernière minute avait commencé par ma propre tendance à sous-estimer les difficultés.

Le hall était encore plongé dans la pénombre. Des bandes de ruban adhésif au sol délimitaient les passages, tandis que plusieurs caisses portant les noms de différents ateliers étaient alignées contre un mur. L'une d'elles était ouverte. À l'intérieur, posée sur une couche de mousse grise, reposait la structure en bois d'une horloge. Elle était magnifique, mais incomplète. Il lui manquait le cadran. Je m'étais accroupie pour examiner l'étiquette quand une voix calme s'était élevée derrière moi.

— Vous pouvez la regarder aussi longtemps que vous voulez, les aiguilles ne vont pas apparaître toutes seules.

Je m'étais retournée. Un homme se tenait près d'une table installée sous la fenêtre. Les manches de sa chemise sombre étaient retroussées et de petits outils, dont j'ignorais les noms, étaient disposés sur le plateau devant lui. Il n'avait pas l'air d'être venu simplement déposer une pièce d'exposition. Il travaillait avec une concentration presque provocante dans cet endroit. Comme si le festival n'était pas en train de se dérouler autour de lui, comme si personne ne déplaçait les tables, ne vérifiait les câbles ou ne tentait de convaincre le monde entier que tout était prêt.

— Et si je regarde suffisamment longtemps, peut-être que quelqu'un finira par apporter la pièce manquante, avais-je répliqué.

Il avait levé les yeux vers moi. Il ne souriait pas, mais quelque chose dans son regard ressemblait à de l'amusement.

— Les pièces ne se matérialisent pas simplement parce qu'on les attend.

— Les gens non plus. Pourtant, nous avons tous besoin d'eux ici.

Pendant une seconde, il m'avait observée comme s'il cherchait à savoir si j'étais sérieuse. Puis il avait reposé sa pince fine et désigné la caisse.

— Cette œuvre est incomplète. Elle ne devrait pas être exposée.

— Je le sais. Je vérifie les étiquettes.

— Dans ce cas, je vous demanderais de ne pas la déplacer.

Je n'avais pas touché à la caisse, même si j'avais très envie de lui rappeler que j'étais responsable de l'espace, du

transport et de la sécurité de l'ensemble de l'événement. À la place, je m'étais redressée et avais regardé sa table. Sur un petit tapis reposait le mécanisme d'une montre, démonté en pièces si minuscules que, de là où je me trouvais, elles ressemblaient à des miettes de métal éparpillées. L'homme en avait déplacé une de quelques millimètres. Ses mains étaient assurées, sans être rigides. Il effectuait chaque geste sans précipitation, comme si la précision n'exigeait pas de lutter contre le temps.

— Vous êtes exposant ? avais-je demandé.

— Sambor Róg. Horloger. Et je suis responsable de cette partie de l'exposition.

Je m'étais présentée à mon tour, en précisant mon nom et ma fonction. Il avait accueilli l'information d'un bref signe de tête, sans l'admiration de circonstance qui accompagnait habituellement le mot « productrice ». Il y avait quelque chose de rafraîchissant là-dedans. Et d'irritant aussi. J'étais incapable de décider lequel des deux sentiments l'emportait.

— Dans ce cas, vous savez certainement que notre planning est très serré, avais-je dit.

— Je sais qu'une horloge ne se mettra pas à fonctionner plus vite simplement parce qu'on l'inscrit dans un planning.

Cette fois, il avait esquissé un sourire à peine perceptible. Sa voix était plus grave que je ne l'aurais imaginé et il parlait sans dureté ostentatoire. Il ne cherchait pas à m'humilier. Il refusait simplement de faire semblant que mes échéances pouvaient modifier les propriétés des choses.

— Et moi, je sais qu'une exposition ne s'ouvrira pas toute seule, avais-je répondu. Quelqu'un doit veiller à ce que les personnes et les objets se retrouvent au bon endroit.

— Je suis d'accord. Simplement, pas toujours dans cet ordre.

Avant que je puisse répliquer, mon téléphone avait sonné. Le chauffeur. Enfin. Je m'étais éloignée de quelques pas pour écouter ses explications au sujet des embouteillages, des déviations et de cette caisse qui, prétendument, était restée à l'entrepôt. Je lui avais demandé le numéro de l'expédition, l'heure d'arrivée prévue et le nom de la personne ayant confirmé le chargement. Ses réponses ne formaient rien que je puisse inscrire dans mon planning avec un minimum de certitude. Lorsque j'avais terminé l'appel, Sambor se tenait toujours près de sa table. Il n'avait pas écouté ma conversation, mais il n'en avait pas eu besoin. Mon expression avait dû lui en apprendre suffisamment.

— Elle n'arrivera pas à temps ? avait-il demandé.

— Je ne le sais pas encore.

— Ce qui veut dire qu'elle n'arrivera pas à temps.

— Ce qui veut dire que je n'ai aucune confirmation.

— Je comprends la différence. Je ne suis simplement pas certain que votre sponsor la comprenne.

Je n'avais pas aimé qu'il touche aussi juste. Et j'avais encore moins apprécié qu'il le fasse sans la moindre satisfaction. Il n'avait pas l'air d'un homme attendant avec impatience de voir quelqu'un commettre une erreur. Il dégageait plutôt la patience de quelqu'un qui avait déjà vu les dégâts que la précipitation pouvait causer à des choses qu'il était ensuite impossible de réparer facilement.

— Je vais m'en occuper, avais-je déclaré.

— Je n'en doute pas.

Sa courte réponse ressemblait davantage à une observation qu'à un compliment. J'avais eu envie de lui demander ce qu'il pensait exactement de moi après trois minutes de conversation, mais je m'en étais abstenue. Je n'avais pas besoin d'une chose supplémentaire à expliquer, ni d'une personne de plus à convaincre que j'étais capable de tout maintenir sous contrôle.

J'avais quitté le hall, mon téléphone à la main et mon planning devenu soudain peu fiable. Dans la cour, quelqu'un installait des présentoirs en bois et le bruit d'un tramway montait de la rue. Gdańsk se réveillait, que mon exposition soit prête ou non. J'avais inscrit une nouvelle heure dans mon planning, puis je l'avais effacée, incapable de savoir si, cette fois encore, je ne venais pas de faire une promesse de trop.

D'habitude, je trouvais une solution avant même que quelqu'un remarque l'existence d'un problème. Cette fois, quelqu'un l'avait déjà remarqué : un homme qui ne semblait nullement disposé à m'aider à prétendre qu'il était possible de convaincre le temps de coopérer. Et même si je ne connaissais pas encore Sambor Róg, je savais déjà qu'il ne serait pas facile de l'intégrer à mon programme.

La vraie question était de savoir si je serais capable de le laisser entrer dans quelque chose que je n'avais pas réussi à planifier.

Chapitre 1 - Des imprévus dans le planning

Lorsque je suis revenue dans le hall, ma conversation avec le chauffeur s'était déjà transformée en trois appels supplémentaires, deux messages de la coordinatrice technique et une question du sponsor à laquelle je n'avais aucune intention de répondre tant que je ne disposerais pas de mieux que de simples suppositions. J'avais l'impression que tout le festival s'était donné pour mission de vérifier combien de fois on pouvait demander à la même personne de résoudre un problème avant qu'elle ne commence à s'exprimer exclusivement sous forme de listes à puces. Je n'avais cependant pas le temps de me livrer à des réflexions philosophiques. Il ne restait que quelques heures avant l'ouverture et l'exposition, qui devait constituer l'événement phare de cette première journée, n'existait pour l'instant que dans mes documents.

Sambor travaillait toujours à sa table. Il avait simplement changé d'outil. Il était maintenant penché sur un petit mécanisme dont il disposait les pièces sur un tapis clair, en les espaçant soigneusement. Lorsque je suis entrée, il n'a pas levé la tête, mais j'étais certaine qu'il m'avait remarquée. Certaines personnes savaient manifester leur attention sans interrompre ce qu'elles faisaient. C'était particulièrement agaçant lorsqu'on voulait qu'elles s'occupent immédiatement de son problème.

— J'ai besoin de savoir exactement ce qui manque à cette partie de l'exposition, ai-je dit.

Il a posé son outil et s'est redressé.

— Pour le moment ? Le cadran, deux éléments de fixation et le dispositif de protection pour le transport. Le cadre lui-même est complet, mais nous ne pouvons pas encore procéder à l'assemblage.

— Donc, il nous manque trois choses.

— Non. Quatre, si l'on tient compte du temps nécessaire pour effectuer l'assemblage en toute sécurité.

— Le temps n'est pas un objet qu'on peut commander et récupérer dans un entrepôt.

— C'est précisément pour cette raison qu'il ne faut pas faire semblant de pouvoir le déplacer à sa guise.

Je l'ai regardé avec une irritation que je n'ai même pas essayé de dissimuler. J'avais devant moi un homme capable d'expliquer avec un calme désarmant pourquoi il était impossible de faire quelque chose qui devait absolument être fait. Ce n'était même pas qu'il avait tort. C'était simplement que, dans les circonstances présentes, avoir raison n'était pas un outil particulièrement utile.

— Écoutez, Sambor. Je ne vous demande pas de faire un miracle. Je veux savoir ce que nous pouvons faire avec ce dont nous disposons.

— C'est la première question raisonnable que j'entends aujourd'hui.

— Dans ce cas, votre journée n'a pas dû être particulièrement réussie.

Cette fois, il a souri plus franchement. Brièvement, comme s'il ne voulait pas reconnaître que ma réponse l'avait amusé.

— Tout dépend de la manière dont on compte. J'ai réussi à réparer deux mécanismes sans abîmer le troisième.

— Félicitations. De mon côté, j'ai réussi à convaincre le sponsor que tout était sous contrôle.

— Et ça l'est ?

Je n'ai pas répondu immédiatement. À la place, j'ai déplié sur la table le plan imprimé du hall que je gardais dans mon dossier. J'ai indiqué du doigt la partie centrale de l'exposition. La présentation horlogère devait occuper l'espace près des fenêtres, à l'écart du principal passage des visiteurs. J'y avais prévu quatre espaces d'exposition, une table de démonstration et une petite zone où les invités pourraient observer de près des mécanismes en fonctionnement. Autour de cet ensemble devaient prendre place les créations des autres artisans : des pièces de céramique, des marqueteries, des carnets reliés à la main et des objets en laiton. L'ensemble devait raconter l'histoire d'objets fabriqués avec une patience qui se faisait de plus en plus rare dans notre quotidien.

— Le transport arrivera, mais plus tard, ai-je expliqué. Je ne connais pas encore l'heure exacte. Nous pouvons commencer avec les éléments dont nous disposons déjà et ajouter les pièces manquantes lorsqu'elles seront livrées.

Sambor a examiné le plan.

— Tous les espaces ne peuvent pas être préparés séparément.

— Pourquoi ?

— Parce que cette exposition n'est pas un assemblage d'objets sans lien entre eux. Chacun illustre une étape différente du travail. Si nous installons uniquement le cadre sans le mécanisme, les visiteurs verront un joli morceau de bois sans comprendre pourquoi il est ici.

— Nous pouvons ajouter une explication.

— Nous pouvons aussi écrire que l'exposition est complète et espérer que personne ne remarquera la différence. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Je l'ai observé plus attentivement. Il n'élevait pas la voix, ne cherchait pas à prendre le contrôle de la conversation et ne faisait pas étalage de ses connaissances. Il parlait comme s'il était personnellement responsable de chaque objet qui avait été apporté dans ce hall. Et c'était probablement le cas. Je connaissais des exposants qui arrivaient à un événement, installaient leurs créations et s'attendaient à ce que l'organisateur s'occupe de tout le reste. Sambor avait plutôt l'air d'un homme incapable de laisser le moindre petit élément sans vérifier qu'il était correctement protégé.

— Très bien, ai-je dit. Qu'est-ce que vous proposez ?

Il a fait glisser le plan vers lui.

— Au lieu de quatre espaces, nous en installons trois. La table de démonstration reste en place, mais nous n'y mettons pas les pièces qui nécessitent les éléments manquants. Nous préparerons une présentation séparée du mécanisme que j'ai déjà avec moi. Lorsque le transport arrivera, nous déciderons de ce que nous pourrons ajouter sans risque.

— Cela signifie qu'il faut modifier l'agencement de toute l'exposition.

— Oui.

— Déplacer deux autres espaces.

— Probablement.

— Ajouter du travail pour l'équipe technique.

— Si nous avons besoin de leur aide, il faut le leur demander.

— Une approche étonnamment simple.

— Je n'ai jamais prétendu que ce serait facile.

J'ai pris une profonde inspiration. Il avait raison, mais sa proposition signifiait que je devrais reconnaître devant mon équipe que le plan initial n'était plus valable. Je n'aimais pas ce genre de moment. Pour moi, modifier un planning ressemblait à un échec professionnel, même lorsque cette décision permettait concrètement de sauver un événement. J'avais trop souvent confondu l'efficacité avec le respect des promesses, au lieu de la considérer comme la capacité à prendre de bonnes décisions lorsque les circonstances changeaient.

— Il y a encore un problème, ai-je repris. Le sponsor attend que nous présentions l'ensemble de l'exposition aux représentants des médias à onze heures. Je ne peux pas simplement leur annoncer que certains espaces seront vides.

— Tu peux leur dire que la présentation aura lieu sous une forme modifiée.

— Vous ne connaissez pas mon sponsor.

— Et toi, tu ne connais pas encore toutes mes horloges.

Je l'ai regardé. Cette fois, je ne savais pas s'il essayait de plaisanter ou s'il s'agissait simplement d'une constatation. Il avait quelque chose d'étrangement calme. Il n'était pas désagréable, mais il ne comptait pas me faciliter la tâche en acquiesçant à tout ce que je disais. D'un autre côté, lorsqu'il regardait le plan, il le faisait avec une telle attention qu'on aurait dit qu'il cherchait sincèrement une solution, et non qu'il voulait simplement prouver qu'il avait raison.

— Très bien. Une présentation sous une forme modifiée, ai-je accepté. Mais j'ai besoin de votre aide pour parler aux

autres exposants. Si je leur demande de déplacer leurs espaces, ils voudront savoir pourquoi.

— Je leur expliquerai ce qui s'est passé.

— Sans insister sur le fait que c'est ma faute ?

— S'ils demandent pourquoi le transport n'est pas arrivé, je leur expliquerai que le transport n'est pas arrivé.

— Et s'ils demandent qui est responsable de l'organisation ?

— Alors je dirai la vérité.

Sa réponse ne m'a pas plu, même si je n'arrivais pas à y trouver quoi que ce soit d'inapproprié. J'étais habituée à voir les gens chercher immédiatement un coupable dans ce genre de situation. Sambor ne cherchait pas de coupable. Il refusait simplement de participer à la création d'une version des événements plus confortable que la réalité.

Nous sommes sortis dans le couloir, où nous avons rencontré Ola, la coordinatrice technique. Elle portait un mètre ruban sur l'épaule et tenait une tablette à la main. Elle s'est arrêtée en nous voyant arriver ensemble.

— Marlena, dis-moi qu'on ne va pas encore déplacer toutes les tables.

— Nous n'allons pas déplacer toutes les tables, ai-je répondu.

— Tant mieux.

— Seulement deux.

Ola a fermé les yeux.

— Je savais que je n'aurais pas dû poser la question.

Je lui ai expliqué la situation et présenté la proposition de Sambor. Elle nous a écoutés, a posé quelques questions sur

l'alimentation électrique et la distance entre les espaces, puis s'est mise à vérifier les disponibilités de l'équipe. Lorsqu'elle a terminé, elle a désigné l'horloger.

— Si je dois déplacer ces tables, j'ai besoin des dimensions des présentoirs. Je ne vais pas faire ça au hasard.

— Je vais les préparer.

— Aujourd'hui ?

— Dans vingt minutes.

Ola m'a regardée avec approbation.

— Tu vois ? C'est comme ça qu'on travaille avec toi. Du concret.

Je n'étais pas certaine qu'il s'agissait d'un compliment adressé à lui ou d'une remarque destinée à me piquer, mais je n'avais pas l'intention de m'y attarder. J'ai pris la tablette, vérifié les disponibilités des techniciens et réparti les tâches. Sambor est parti préparer les mesures, tandis que je commençais à appeler les exposants.

Le premier appel a été difficile. Le deuxième encore davantage. Le troisième s'est terminé par la promesse que mon interlocuteur réfléchirait au changement et me tiendrait au courant. Au quatrième, j'ai entendu que si les organisateurs n'étaient pas capables de surveiller l'arrivée d'un transport, ils ne devraient peut-être pas organiser de festivals. Je n'ai pas répondu. J'ai noté son nom, l'ai remercié pour son commentaire et mis fin à la conversation.

Lorsque j'ai rangé mon téléphone, Sambor se tenait à côté de moi avec une feuille couverte de dimensions.

— Tout va bien ? a-t-il demandé.

— Ça dépend si nous considérons comme normale une situation dans laquelle les gens me rappellent que je suis responsable de choses sur lesquelles je n'ai aucun contrôle.

— Tu as le contrôle de ce que tu vas faire maintenant.

— Cette phrase ressemble à quelque chose qu'on devrait imprimer sur une tasse de motivation.

— Je n'achèterais pas une tasse pareille.

— Moi non plus.

Nous sommes restés un instant côte à côte, à regarder le hall. Les employés déplaçaient des caisses, quelqu'un déroulait une rallonge et, à l'autre bout du bâtiment, le bruit d'un présentoir métallique qui tombait a retenti. Sambor a tourné la tête dans cette direction, mais n'a pas bougé immédiatement. Il a d'abord vérifié que la personne responsable de l'espace avait relevé le présentoir et ne s'était pas blessée. Ce n'est qu'ensuite qu'il a reporté son attention sur moi.

— Tu n'es pas obligée de tout faire toute seule, a-t-il dit.

Cela ne ressemblait pas à une parole de réconfort. Plutôt à une constatation formulée après avoir observé quelque chose de précis.

— Je le sais.

— Ça ne se voit pas.

— Et vous dites toujours aux gens ce qu'ils devraient faire ?

— Seulement lorsque je vois qu'ils essaient d'accomplir le travail de trois personnes.

— Peut-être que je n'aime simplement pas attendre que quelqu'un d'autre se rende compte qu'il y a quelque chose à faire.

— Ce n'est pas la même chose que de ne pas savoir déléguer.

J'ai serré les doigts autour de ma tablette. Je n'avais aucune envie de discuter avec lui de mes méthodes de travail. Il ne me connaissait pas, ne connaissait ni mon équipe ni tous les engagements qui m'avaient conduite à cette situation. Pourtant, sa remarque avait touché un point que j'aurais préféré éviter.

— Veuillez préparer ces dimensions, ai-je dit. Je m'occuperai du reste.

— C'est précisément ce dont je parle.

Il s'est retourné et s'est éloigné avant que je puisse trouver une réponse. Je l'ai suivi du regard pendant quelques secondes, puis je suis retournée à mon travail. Je n'avais pas l'intention de laisser un homme que je connaissais à peine, installé derrière une table d'horloger et doté d'un sens des responsabilités particulièrement développé, juger mes choix professionnels.

Pourtant, lorsque vingt minutes plus tard, j'ai reçu de sa part un dessin précis du nouvel agencement des espaces, j'ai remarqué qu'il avait même prévu un emplacement supplémentaire pour la personne chargée de la démonstration. Il n'était pas obligé de le faire. Il aurait suffi qu'il me fournisse les dimensions.

À onze heures, l'exposition n'était toujours pas complète, mais sa nouvelle disposition fonctionnait. Les représentants des médias ont découvert la première partie de la présentation et Sambor leur a parlé du mécanisme d'une

horloge dont la fabrication lui avait pris plusieurs mois. Je l'écoutais depuis le côté. Il n'utilisait pas de grands mots. Il ne cherchait pas à impressionner le public avec des détails techniques que la plupart des gens n'auraient pas compris sans explication. Il parlait de précision, de patience et du fait que certaines choses doivent être démontées pour comprendre pourquoi elles ont cessé de fonctionner.

Les gens l'écoutaient. Même le sponsor, qui avait exigé un peu plus tôt une confirmation que l'exposition serait complète, posait maintenant des questions au lieu de formuler des réclamations. Je me suis rendu compte que je regardais Sambor plus longtemps que ne l'exigeait une simple observation professionnelle.

Lorsque la démonstration s'est terminée, il est venu vers moi avec une tasse vide.

— Nous avons survécu, a-t-il dit.

— La journée ne fait que commencer.

— Je sais. Je n'ai pas dit que nous avions gagné.

— Vous êtes toujours aussi prudent dans votre manière de parler de vos réussites ?

— Je préfère ne pas promettre des choses que je n'ai pas encore accomplies.

J'ai accueilli cette phrase avec un léger pincement. Elle contenait quelque chose que je n'avais aucune envie d'analyser devant témoins.

— Dans ce cas, ne faites aucune déclaration, ai-je répondu. Nous avons encore plusieurs heures de travail.

— Ce n'était pas mon intention.

— Parfait.

— Mais je peux dire que vous improvisez plutôt bien, une fois que vous cessez d'essayer de faire croire que tout se déroule comme prévu.

Il a levé sa tasse comme pour porter un toast, puis s'est éloigné en direction de son espace d'exposition. Je suis restée avec cette phrase, qui était à la fois un compliment et une observation désagréablement pertinente.

Pour la première fois de la journée, j'ai pensé que le problème ne venait peut-être pas uniquement du transport manquant.

Chapitre 2 - Une heure qui ne figurait pas au programme

Dans l'après-midi, le festival a commencé à ressembler à l'événement que je promettais à tout le monde depuis plusieurs mois. Les premiers visiteurs sont apparus dans la cour, les conversations résonnaient dans le hall et l'odeur du café fraîchement préparé se mêlait à celle du bois et de la cire utilisée par les artisans. L'exposition horlogère attendait toujours les éléments manquants, mais les autres espaces fonctionnaient désormais sans difficultés majeures. Je pouvais enfin traverser les lieux sans devoir répondre à chaque question avant même qu'elle soit posée.

Cela ne signifiait pas pour autant que j'étais libre. Des messages continuaient d'apparaître sur mon téléphone et il restait tellement de tâches sur ma liste que j'aurais pu en faire un programme de festival à part entière. J'ai néanmoins décidé de trouver dix minutes pour vérifier l'état du transport. Le chauffeur m'a informée que la caisse avait été retrouvée et qu'elle devrait arriver à Gdańsk en fin d'après-midi. Il n'a pas donné d'heure précise, mais cette fois, j'avais au moins un numéro d'expédition et une confirmation de l'entrepôt.

J'ai appelé Sambor, sans être certaine qu'il décrocherait. Il a répondu à la troisième sonnerie.

— Allô ?

— J'ai des nouvelles concernant le transport. La caisse a été retrouvée. Elle devrait arriver aujourd'hui.

— Bien.

J'ai attendu une réaction supplémentaire. Il n'y en a pas eu.

— C'est tout ? ai-je demandé.

— Qu'est-ce que tu attends d'autre ?

— Peut-être un peu d'enthousiasme.

— Je ne connais pas l'heure de livraison.

— C'est justement pour ça que je dis qu'elle devrait arriver.

— Et c'est justement pour ça que je ne fête rien.

J'ai levé les yeux au ciel, même s'il ne pouvait pas me voir.

— J'ai besoin que tu vérifies cet après-midi ce qui peut encore être installé.

— À quelle heure ?

— Dès que le transport arrivera.

— Ce n'est pas une heure.

— Sambor, je n'ai vraiment pas le temps de fixer des horaires à la minute près.

— Dans ce cas, ne fixons pas de minutes. Fixons une condition. Tu m'appelleras lorsque tu auras la confirmation que la caisse est sur place. Je viendrai alors vérifier son contenu.

— Tu ne peux pas rester sur le site du festival ?

— J'ai mon propre atelier et des commandes que je ne peux pas repousser indéfiniment.

Cela m'a rappelé qu'il ne faisait pas partie de mes employés. C'était un exposant, le responsable de sa partie de l'exposition et un homme qui avait une vie en dehors de

mon planning. Au cours des dernières heures, j'avais réussi à l'oublier.

— D'accord, ai-je dit. Je t'appellerai.

— Merci.

Il a raccroché sans ajouter un mot. J'ai rangé mon téléphone et pris la direction de la sortie. J'avais encore un rendez-vous avec une représentante des médias locaux, puis une conversation avec le sponsor. Pendant ces deux rencontres, je me suis efforcée de me comporter comme si la journée se déroulait exactement selon le programme. Je ne mentais pas ouvertement, mais je ne racontais pas non plus tout ce qui restait à résoudre. Je connaissais la différence entre informer et provoquer inutilement de l'inquiétude. Le problème, c'était que je déplaçais parfois cette limite un peu trop loin.

Vers seize heures, j'ai reçu un message du chauffeur. Le transport était déjà à Gdańsk, mais le camion était immobilisé pendant le déchargement d'une autre commande. Il était incapable de dire si cela lui prendrait quinze minutes ou une heure. J'ai répondu que j'attendais de ses nouvelles, puis j'ai appelé Sambor.

Il n'a pas répondu. J'ai essayé de nouveau quelques minutes plus tard. Cette fois, j'ai entendu sa voix et, en arrière-plan, le léger bruit d'outils métalliques.

— Je suis à l'atelier.

— La caisse est déjà à Gdańsk.

— Sur le site du festival ?

— Pas encore. Le chauffeur termine un autre déchargement.

— Dans ce cas, je n'ai rien à vérifier.

— Je voulais simplement te prévenir.

— Très bien. Fais-moi signe lorsqu'elle sera sur place.

— Tu pourrais venir plus tôt et attendre.

— Non.

Il avait répondu si rapidement que je suis restée un instant sans savoir quoi dire.

— Non ?

— J'ai du travail prévu. Je ne vais pas rester assis sur un parking à attendre un camion que personne n'est capable de localiser.

— Je ne te demande pas de rester assis sur un parking. Je veux simplement que nous puissions réagir immédiatement.

— Je réagirai lorsqu'on saura à quoi réagir.

J'ai ressenti cette tension familière. Il avait suffi d'un bref « non » pour que je repense à toutes les personnes qui, au cours des dernières heures, avaient été incapables de prendre une décision sans recevoir des instructions précises.

— Tout ne peut pas toujours être planifié, ai-je dit.

— Je suis d'accord. C'est justement pour cela qu'il est utile de savoir ce qu'on peut faire lorsque le plan cesse de fonctionner.

Je n'ai pas répondu. Pendant un instant, je n'ai entendu que le léger bruit d'outils que l'on déplaçait.

— J'attendrai ton appel, a-t-il ajouté. Bon courage pour le reste du festival.

Il a raccroché avant que je puisse lui demander si c'était sa manière de me souhaiter bonne chance ou simplement de mettre fin à la conversation.

À dix-sept heures trente, la caisse est enfin arrivée. Le chauffeur l'a personnellement apportée à l'entrée technique et j'ai vérifié les étiquettes avant de signer le bon de réception. Elle était plus lourde que je ne l'avais imaginé, avec des renforts métalliques et des protections supplémentaires dans les angles. À l'intérieur se trouvaient le cadran, les éléments de fixation et un support spécial pour le transport. Cependant, aucun document ne confirmait l'état du contenu. Je ne voulais donc pas l'ouvrir sans Sambor.

Je l'ai appelé.

— Elle est arrivée.

— J'arrive.

— Combien de temps te faudra-t-il ?

— Quarante minutes.

— Tu peux venir plus vite ?

— Je pourrais, mais je ne vais pas rouler plus vite simplement parce que ton planning est serré.

J'ai fermé les yeux. Dans des circonstances normales, je lui aurais répondu quelque chose de désagréable. Cette fois, je me suis retenue. J'avais besoin de ses compétences, pas d'une nouvelle dispute.

— Quarante minutes, ai-je répété. Je t'attendrai à l'entrée technique.

— Très bien.

Lorsque nous avons raccroché, je me suis retrouvée seule avec la caisse et la sensation de n'avoir plus rien à

faire. C'était une expérience étrange. Pendant la majeure partie de la journée, j'avais couru d'un espace à l'autre, résolu des problèmes et répondu à des questions. Maintenant, je ne pouvais que patienter. Je me suis assise sur le muret bas près de l'entrée et j'ai observé les gens qui traversaient la cour.

Au bout de vingt minutes, Ola m'a appelée.

— Tout va bien avec le transport ?

— Il est arrivé.

— Et Sambor ?

— Il est en route.

— Très bien. Je l'ai vu travailler ce matin. Il a un sacré coup d'œil.

— Il a aussi une capacité de refus particulièrement développée.

Ola a éclaté de rire.

— Peut-être qu'il n'est tout simplement pas ton employé.

— Je sais.

— Tu n'avais pas vraiment l'air de t'en souvenir.

J'ai regardé mon téléphone comme s'il était responsable de cette remarque.

— Tout le monde a décidé de donner son avis sur moi aujourd'hui ?

— Seulement ceux qui t'apprécient.

Elle a raccroché avant que je puisse lui demander si c'était censé me réconforter.

Sambor est arrivé au bout de trente-huit minutes. Il ne s'est pas précipité, mais n'a pas non plus perdu de temps. Il

portait la même chemise sombre, bien que ses manches soient désormais davantage retroussées, et j'ai remarqué une petite trace de graisse sur l'un de ses poignets. Il tenait un sac à outils de taille modeste. Lorsqu'il m'a aperçue, il a incliné la tête.

— Montre-moi la caisse.

— Bonjour à vous aussi.

— Bonjour, Marlena.

Il avait prononcé ces mots avec un tel sérieux que je n'ai pas réussi à retenir mon sourire.

— Je vous en prie. Voici votre livraison tant attendue.

Il a fait le tour de la caisse, vérifié les fermetures et les étiquettes, puis m'a demandé le document de réception. Il l'a lu attentivement avant de décider d'ouvrir les protections. Il ne faisait rien dans la précipitation. Je le regardais vérifier chaque élément avant de le déplacer, ne serait-ce que de quelques centimètres.

— Tu peux me dire ce que tu vérifies ? ai-je demandé.

— Si la caisse a été ouverte pendant le transport et si les protections sont intactes.

— Elles ont l'air en bon état.

— Avoir l'air et l'être sont deux choses différentes.

— Tu as une réponse à tout ?

— Non. C'est pour cela que je vérifie.

Il a ouvert la caisse et retiré la première couche de protection. Le cadran était enveloppé dans un tissu doux et placé dans un cadre spécialement adapté à ses dimensions. Sambor a passé les doigts le long du bord, examiné la surface à la lumière, puis vérifié les fixations. Il travaillait en

silence. Ce n'était pas un silence gênant, plutôt un moment où chacun de nous avait sa propre tâche. Je lui tendais les différents éléments et il en évaluait l'état.

— Tout semble en bon état, a-t-il finalement déclaré. Mais j'ai besoin d'une table et d'un bon éclairage.

— Je vais préparer ça.

— Et personne d'autre autour de l'espace de travail.

— Ça, c'est plus compliqué.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un festival. Les gens voudront voir ce que nous faisons.

— Pas pendant le montage.

Je l'ai observé. Il n'était pas impoli, mais il avait une obstination qu'on ne pouvait pas confondre avec un manque d'assurance. Il ne cherchait pas à me convaincre que ses règles étaient les seules valables. Il refusait simplement de les abandonner parce que quelqu'un souhaitait obtenir un résultat plus rapidement.

— D'accord. Je te donne une demi-heure sans public.

— Quarante minutes.

— Trente-cinq.

— Marché conclu.

Je l'ai regardé avec étonnement. Je m'attendais à une nouvelle série de négociations.

— Comme ça, tout simplement ?

— Nous avons fixé les conditions.

— Tu n'aimes pas marchander juste pour le plaisir ?

— J'aime quand les accords ont du sens.

J'ai organisé l'installation d'une table, d'une lampe et de deux techniciens qui ont aidé à déplacer la caisse jusqu'à la partie appropriée du hall. Sambor a immédiatement indiqué où elle devait être placée et demandé que l'on éloigne une chaise. Lorsque tout a été prêt, il s'est approché de moi.

— Tu peux maintenant retourner à tes obligations.

— C'est mon espace.

— Je sais.

— Et je veux voir ce que tu fais.

Il m'a regardée un instant sans rien dire. Puis il s'est décalé pour me laisser une place près de la table.

— Dans ce cas, reste. Mais ne touche à rien sans me demander.

— J'ai trente-trois ans, Sambor. Je sais garder mes mains pour moi.

— Je n'en doute pas. Je préfère simplement ne pas avoir à le vérifier sur un mécanisme ancien.

J'ai ri doucement. Je ne m'attendais pas à ce qu'il puisse être drôle. Auparavant, j'avais pris son calme pour une forme de distance. Maintenant, je commençais à comprendre que derrière cette réserve se cachait un homme capable de remarquer bien plus de choses qu'il ne le laissait paraître.

Pendant la demi-heure qui a suivi, j'ai observé son travail. Le cadran était en métal clair, orné de chiffres délicatement gravés et de fines aiguilles. Sambor m'a expliqué sa conception, la facilité avec laquelle on pouvait endommager sa surface pendant le montage et les raisons pour lesquelles certains éléments devaient être ajustés à la main. Il ne me parlait pas comme à quelqu'un qui était censé connaître tous